

[start, 00:00]

SPEAKER 3: C'est bon pour tout le monde. Kevin, clap. Ok, c'est bon. Action.

SPEAKER 2: Ok, donc il faut donc reprendre la question. Donc, nous parler effectivement du village où vous êtes né, qui étaient vos parents, combien de frères et sœurs, vous avez votre jeunesse, etc.?

SPEAKER 1: Je m'appelle Kadiebwe Wa Kasangu, je suis né dans le village Bena-Kasase(ph), secteur de Tchibote, collectivité de (inaudible), territoire de Ndemba, district de Lulua, province Kasai Central. J'ai fait toute mon enfance dans mon village. J'ai fait l'école primaire dans le village de ma mère, et l'école... J'ai continué à la mission catholique de Ndemba, à une quinzaine de kilomètres de mon village. J'avais perdu mon père à l'âge d'un an et demi. J'ai été élevé par ma mère, nous étions ma sœur aînée, ma grande sœur, suivi par mon grand frère Tchaba, et je suis le dernier. Après mes études primaires à Ndemba, je suis allé en 1954 parce que je suis né en 1938. En 1954, j'ai terminé mes études primaires, six ans à l'école primaire. Je suis allé à Mikalayi, 60 km de Luluabourg, actuellement Kananga, à l'école des moniteurs où je suis resté un an et demi.

J'ai quitté la mission Mikalayi parce qu'elle ne me plaisait pas, à l'idée de terminer mes études, de devenir plus tard moniteur. Je peux faire autre chose que ça parce qu'en 1953, ou bien 1954, on venait de fonder l'Université Lovanium, à Léopoldville à l'époque. Je me suis dit moi, je dois faire mes études, mes études à cette université. Comme les cours de moniteur ne donnaient pas accès à l'université, j'ai quitté en 1955-56. J'ai été admis après concours à l'Athénée International de Luabo. En 1962, j'ai terminé mes études, j'avais mon diplôme d'humanités, plus le certificat d'homologation. La même année, je me suis marié en 1963. J'ai repris mes études à Bruxelles, où j'ai fait des sciences politiques et diplomatiques à l'Université libre de Bruxelles. Pendant mes études, j'ai eu l'occasion de participer à un séminaire à Mons, un autre séminaire à Strasbourg, un autre encore à Paris. J'ai bénéficié d'une bourse de voyage aux États-Unis en 1967, où j'ai fait six semaines.

[00:05:05]

On était un couple, une quinzaine d'étudiants africains. Alors, nous avons visité bien entendu New York, nous avons été à Atlanta, ensuite à Cleveland, dans l'Ohio et à Las Vegas. Alors, en 1969, je suis rentré au pays. J'étais conseiller politique et diplomatique à la permanence du bureau politique de MPR où j'ai fait à peine quelques mois, sept mois à peu près. Après, je suis entré dans une société privée, Agence maritime internationale du Congo. En septante-quatre (1974), j'étais le représentant à Bumba où j'ai été chargé de créer une agence de cette entreprise. Je dois avouer qu'à Bumba, la vie pour moi n'était pas facile, il faisait trop chaud. Ensuite, la population n'était pas prête d'être gentille avec les étrangers tels que les Baluba, les Bakongo. Ils étaient considérés, nous étions considérés comme les colonialistes. Mais j'étais surpris, étonné de constater que les gens étaient gentils avec les Grecs, les Portugais, et nous en tant que Kasaiens, j'étais un étranger.

Enfin, j'ai fait onze mois à Bumba, ensuite j'ai été envoyé comme, toujours représentant, à Kisangani. J'ai fait encore onze mois là-bas, et au bout de quinze mois là, la situation était agréable. Les gens étaient très gentils. Donc, en tout cas, là j'ai passé un séjour agréable, bien entendu avec

ma femme, avec mes enfants. À cette époque, il y avait... j'étais père de cinq enfants. Quand j'étais à Kinshasa, où j'ai été nommé directeur du siège de l'Agence maritime du Zaïre, j'ai fait trois ans. Je suis reparti de nouveau à Kisangani pour créer une quatrième direction pour l'Est, Boma, Bukavu et Kisangani, bien entendu. Au bout d'un an, en 1977, j'ai dû, pour des raisons de santé, j'ai dû quitter. Je suis rentré à chose (filler), à Kinshasa où j'étais engagé par Pétro-Zaïre. J'ai été envoyé à Matadi créer une agence Pétro-Zaïre, et de nouveau je suis remonté à Kinshasa.

[00:10:00]

Et, tout ce que... jusqu'à aujourd'hui... j'ai quitté l'agence. Pétro-Zaïre était devenue Pétro-Congo, ensuite, Cohydro(ph) je suis retraité depuis 2008, et je me trouve ici.

SPEAKER 2: Alors, vous avez dit que vous avez vous avez quitté l'école parce que vous ne voulez pas devenir moniteur. Est-ce que c'était les missionnaires qui avaient fait ce choix?

SPEAKER 1: C'était... le choix m'appartenait. Mais l'envoi, oui. L'envoi?

SPEAKER 2: Non, non, excusez. Donc, est-ce que vous pouvez dire donc, par rapport, effectivement, la carrière de moniteur, que c'était votre choix et ensuite continuer?

SPEAKER 1: Non. Bien entendu, quand on est enfant, il y a beaucoup de... on ne sait pas beaucoup de choses. Au départ, je voulais être prêtre.

SPEAKER 2: *[phone ring]* Il faut éteindre.

SPEAKER 1: Oui, je vais...

SPEAKER 2: Est-ce qu'on peut répéter, s'il-vous-plaît?

s3

Débutez avec, Concernant le choix de mes études, et puis vous élaborez.

SPEAKER 1: Enfant, on passe par plusieurs étapes. Compte tenu des circonstances du milieu et surtout, on désire être quelque chose, tenir un certain rôle pour être bien vu, bien considéré, d'abord autour de soi. Autour de moi-même, je voulais être enseignant parce que l'enseignant, à l'époque, avec beaucoup de politique, je dirais, quand il y avait un conflit, quelques disputes, quand il voit un enseignant, Ah, fait attention, pour éviter de face les conséquences. Depuis, en voyant les missionnaires, le père Gautier qui passait au bout de trois mois au village, tu faisais deux ou trois jours, j'ai vu que rien que ça, si je pouvais être prêtre comme lui, ce serait bien. Et plus tard, j'ai considéré que non, être prêtre, ce n'est pas enseignant.

Non, il y a mieux parce qu'on vient de créer l'Université Lovanium, et là, je serais quelqu'un de bien considéré. Effectivement, parce qu'à cette époque comme échelle de valeur, dans l'échelle de valeur, on voulait être commis de l'État. On voulait être un prêtre, la paix(ph) parce que, à cette époque, seuls les Noirs, les abbés pouvaient participer et être invités à une rencontre avec les Blancs, les prêtres, avec les agents de l'administration. D'ailleurs, nous avions des abbés qui

marchaient (inaudible) avec les prêtres, qui mangeaient avec eux. Mais plus tard, j'ai trouvé que non, ce n'était pas (inaudible) en matière de religion. Mes parents étaient protestants. Moi, je me suis fait catholique parce que j'avais constaté à l'époque que chez les protestants l'enseignement n'était pas assez développé et ça n'amenait nulle part dans les bureaux, partout.

[00:15:00]

Les collaborateurs qu'on voyait, c'était ceux qui avaient eu une formation chez les catholiques. Alors, c'est comme ça que moi je faisais tout ça à l'école, j'ai commencé à lire, à écrire à la maison grâce à l'un de mes cousins qui allait à... il était déjà en deuxième élémentaire. Et puis je me suis présenté, j'ai suivi normalement, j'ai terminé les trois ans. Deux ans dans mon village, un an plus loin dans le village de ma mère (inaudible). Le reste à dix ans, j'ai interrompu mes études. Je suis allé pendant un an et demi à Kakenge, il y avait une usine forestière. Je suis resté auprès de ma sœur qui était là avec son mari pendant un an et demi. Je suis rentré en 1951 chez nous. J'ai repris les études à la mission en 1954, je suis à Mikalayi pour le cours de moniteur. Au bout d'un an et demi, j'ai quitté. J'ai repris mes études en 1956 à l'Athénée Internationale de Luluabourg. En 1960, l'indépendance est arrivée. Donc, de temps en temps, on a connu quelques professeurs chinois, haïtiens.

Et puis, en 1962, j'ai terminé mes études d'humanités. J'étais marié, j'étais déjà père d'un garçon. Il est maintenant âgé de 61 ans, il est à Dallas aux États-Unis. Et j'ai travaillé pendant quelques mois, six mois à la succursale de la Banque centrale à Luluabourg et puis, j'ai quitté la banque. J'ai été secrétaire du Conseil des ministres du gouvernement provincial de Luluabourg. En 1963, au mois de septembre, j'ai eu une bourse d'études en Belgique. Je me suis inscrit à l'Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences politiques, sociales et économiques, et j'ai fait des sciences politiques et diplomatiques. J'ai terminé en 1967 mes études à l'université, et pendant mes études, j'ai eu l'occasion de participer à des séminaires, un séminaire à Mons, un séminaire, un séminaire à Bruxelles, un séminaire à Strasbourg et un autre à Paris. À Mons, le séminaire était organisé par le gouvernement Belge pour les Africains. À Paris, non à Strasbourg, c'était dans le cadre du Marché commun, aux États-Unis, c'était l'ambassade américaine. En 1967... septante-sept (1977) pardon... *[speaks to someone off-camera]* (Aide-moi à ramasser les papiers, mes papiers qui sont par terre.)

[00:20:00]

SPEAKER 3: On va attendre qu'il revienne.

SPEAKER 1: *[speaks to someone off-camera]* (Dittè(ph), viens, prend un des livres, un bouquin pour qu'il mette dessus.) (inaudible) Alors, aux États-Unis, j'ai eu un choc parce que la situation que nous avons rencontrée était différente par rapport à ce que nous vivions en Belgique. En Belgique, je peux dire que je n'ai pas été l'objet de discrimination, sauf une seule fois avec un ami. Nous devons prendre un verre, et l'ami était Métis. Le garçon venait avec un verre. Il s'est adressé à mon ami, il a dit: «Monsieur, je ne vous sers pas». L'autre a dit: «Pourquoi?», nous nous sommes mis debout et nous sommes partis. Mais sinon, à part cet incident, je n'ai pas connu de particulier pour ce genre de discrimination raciale. J'allais régulièrement à Anvers. Après la session, je pouvais rester chez un ami pendant une semaine, parfois dix jours. On entraînait partout dans le quartier, dans les restaurants, on dansait sans problème. Mais aux États-Unis, il a fait d'abord

(inaudible) été chaud. Le trouble anxieux était partout aux États-Unis, à tel point que quand nous sommes arrivés, on nous conseillait de ne pas aller n'importe comment dans un lieu public. Il faut se rassurer que dans ce lieu public, on admet les Noirs.

J'avais lu beaucoup de livres ou beaucoup de journaux, beaucoup d'articles sur la discrimination raciale aux États-Unis. On a vu qu'il y avait aussi la guerre au Vietnam. Alors, cela fait que dans notre tournée, nous sommes passés à Washington. Nous avons été reçus au Département d'État, celui d'Afrique. Celui qui nous a reçus m'a tiré de côté. Il m'a dit que si vous voulez faire votre doctorat à Harvard, vous avez une bourse, nous avons accordé une bourse. Quand vous serez ici, nous allons aussi donner une bourse à votre épouse. Parce que mon contact avec l'ambassade américaine était dû au fait qu'un jour, j'ai vu qu'il y avait un communiqué invitant des étudiants africains qui voulaient visiter l'Amérique, à se présenter à l'ambassade américaine. Je me suis présenté comme tout le monde. Je venais de terminer mes études, j'étais en train de préparer le mémoire de fin d'études sur un délai de sept mois, un an, pour la présentation.

[00:25:10]

Donc, je peux faire ce que... je me suis présenté. J'ai été retenu. Nous étions une quinzaine, mais divisé en trois groupes de cinq. Mais dans notre groupe, nous étions quatre. Comme par hasard dans ce groupe, il y avait Malabar, Cabinda(ph), Kendibué(ph), Luamba, donc trois Kasaiens et un Mukongo. Le Mukongo faisait ses études à Anvers, à l'École Supérieure de Commerce. Alors, à l'ambassade américaine, en fait à Washington, au département d'État, il m'a tiré de côté, celui qui m'a tiré de côté (inaudible), il m'a remis une carte de visite en me disant dès que vous arrivez à Bruxelles, si vous voulez préparer votre doctorat, faire votre doctorat à Harvard, vous n'avez qu'à présenter cette carte-là. Vous avez... alors quand vous serez ici, on aura une bourse pour votre épouse. Mais après que je suis rentré à Bruxelles après un voyage de six semaines, je me suis dit, Il semblerait que je vais entrer partout, sans me demander, est-ce que je serais chassé, admis ou quoi, Mais aller aux États-Unis pendant quatre ans, deux ans d'études d'anglais, deux ans de doctorat, j'ai un problème. Je ne peux pas accepter de mener cette vie-là, ambivalente. Je n'ai pas pu. Alors, quand j'avais terminé mes études, j'étais licencié en sciences politiques, diplomatiques. Quelques mois de préparation déjà entrepris.

SPEAKER 2: Et est-ce que donc, vous avez dit, à part de cet incident isolé, vous n'avez jamais eu des problèmes?

SPEAKER 3: J'ai un petit souci, le reflet de Diana sur le bout de la vitre.

SPEAKER 2: Autrement, tu peux t'installer ici aussi. Il y a encore une chaise ici, tu peux t'installer ici en face. Ok, on peut continuer?

s23
Oui.

SPEAKER 2: Donc, vous avez parlé d'incident en Belgique, mais est-ce que vous voyez des similarités entre la situation aux États-Unis et au Congo Belge avec la ségrégation raciale?

SPEAKER 1: À l'époque où nous sommes allés aux États-Unis, le Congo n'était plus une colonie. Il venait d'être un pays indépendant, mais par rapport à l'ancien régime, donc la colonie, la colonie Belge. Oui, il y avait assez bien de similitudes entre les États-Unis et le Congo en ce qui concerne la place des Noirs, issus des indigènes comme on les appelait, n'avaient pas droit à être appelés Monsieur ou Madame.

[00:30:00]

Alors, ils n'avaient pas droit d'être appelés «Vous», c'était triste. Moi, j'ai vu, j'ai vu fouetter le chef de mon village. Qu'est-ce qu'on lui a reproché? Il y avait ce travail de cantonnement, il y avait le cantonnier qui entretenait la route, qui veillait à ce que la route soit propre, pas d'eau qui stagne sur la route. Et c'était le travail de cantonnement, mais le chef était obligé de suivre, de surveiller. Interdiction aux enfants de jouer sur la route. Alors, chaque fois, le territoire étant à peu près 20 km, chaque fois qu'il pleuvait, après la pluie, pendant le jour bien attendu. Deux heures après, un surveillant de territoire venait, seul, un chef militaire pour surveiller. Quand il voyait une flaque d'eau, il appelait le cantonnier, mais le cantonnier était loin, à 3 ou 4 km du village, entre deux villages. Et là, c'était le chef du village qui était responsable. Mais, parce qu'on avait constaté quelques dégradations de la chaussée, il a été fouetté, c'était lui-même qui le fouettait.

J'avais peut-être cinq ou six ans. Nous étions là, on regardait fouetter notre chef. Mais, nous étions effrayés, bien entendu, en tant que (inaudible). À cette époque-là, je me rappelle pas avoir pris parti contre le Blanc ou contre..., parce que quand nous sommes nés, c'est le régime que nous avons trouvé, nous y étions habitués. C'était normal de voir le Blanc debout, le Noir par terre, assis par terre. En 1955, je suis allé rendre visite à ma tante à Luebo(ph), je venais de quitter l'école de moniteur à Mikalayi. Je suis allé rendre visite à ma tante à Luebo(ph), 200 km de chez moi. Pour y aller, j'ai pris mon train de Luebo(ph) jusqu'à Mueka(ph), j'avais mon oncle paternel là-bas. J'ai pris le vélo, je suis allé à jusqu'à Luluabourg, 70 km de Mueka(ph).

À 5 h, nous avons été réveillés à l'aide des quartiers, de chez les protestants, ils étaient cernés par les militaires. À 6 h, 6 h 30 quand nous sommes sortis, on a ramassé mon grand frère. Alors, vers 10 h, nous avons été amenés de l'autre côté de la rivière Ledoa(ph), entourés, cernés par les militaires. Je ne me rappelle pas s'ils étaient armés, mais ce n'était pas des policiers, c'était des militaires. Mais, ils avaient leurs ceinturons. D'abord, nous sommes allés à la mission Kasenda(ph), il avait plu la nuit, nous étions assis par terre, sur le sol. On avait ramassé..., non, non, c'est le frère, un prêtre Belge.

[00:35:00]

On a vu... on venait de ramasser quelqu'un qui était âgé, qui était dans les rangs des écoliers s'apprêtant à entrer dans notre classe. Avec beaucoup de mépris, le prêtre nous a amenés chez l'agent territorial. Nous étions là, sur le sol mouillé. Et là, nous sommes allés, il y avait un mur avec une rangée de militaires, nous étions au milieu jusqu'à la rivière, qu'on appelle le bac. Nous avons traversé, on a fait, je crois, un km jusqu'au sud du territoire. Vers 10 h ou 11 h, on a appelé le premier. Il s'agissait de... l'opération avait deux objectifs. Ramasser les gens qui n'avaient pas payé d'impôt. L'autre objectif? Ceux qui étaient (inaudible) à Luluabourg, on peut les renvoyer dans le village.

Moi, je venais de quitter l'école. Comme pièce d'identité, nous avons un livret d'identité avec, je crois, six ou huit pages. On avait quand j'étais à l'école à Mikalayi, il y avait, j'avais déjà l'âge de seize ans je crois. À cet âge-là, je peux payer des impôts, mais compte tenu du fait que j'étais élève, ce n'était pas pour tout le monde. On nous donnait un timbre jusqu'à... j'ai présenté ma pièce, il a regardé. Quand nous sommes arrivés là, j'ai été appelé, j'étais le troisième à être appelé. Heureusement que j'aimais bien le français, j'aimais bien la langue française et je m'exprimais assez bien. Je me suis expliqué sur ce que j'étais, mais il m'est arrivé de tricher, ça m'a sauvé. Je me suis servi d'une histoire qui s'était passée à Kamponde Cadulac(ph).

Deux classes qui ne s'entendaient pas, les élèves se bagarraient chaque fois qu'ils se retrouvaient ensemble, c'était la bagarre. Pour apaiser les esprits, le directeur avait décidé d'envoyer tous les enfants dans leurs villages, dans leurs foyers et de les ramener quelques semaines après. J'avais appris cette histoire quand j'étais chez moi à Dema. À cette occasion à Luluabourg, j'ai affirmé que j'ai trouvé déjà l'objection. Et maintenant, un nom de classe, c'est la rentrée scolaire. Qu'est-ce qu'on fait ici? Je suis là parce que j'attends. C'est à ce moment-là que l'administrateur du territoire à garder dans le champ territorial. Pour le dire: «Pourquoi est-ce qu'on vous a arrêté?» Il a bien dit: «Pourquoi vous n'êtes pas en France? Vous voyez qu'il est encore, que c'est un gosse», il m'a remis mon livret d'identité.

[00:40:00]

Dayuta(ph), il m'a serré la main, ça a fait un effet terrible. Parce que j'ai parlé devant un Blanc, je ne tremblais pas. Pour des adultes qui étaient là assis, certains tremblaient comme des feuilles.

SPEAKER 3: Il y a un problème avec le son. Le micro, quand il y a des frottements de l'habit sur le micro, tout ça rentre dans l'enregistrement et on n'entend plus ce que vous racontez, c'est *crouch, crouch, crouch*, Il faut qu'on l'arrange dans cette direction. Ne faites pas aussi trop de mouvements.

[end, 41:25]